



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^e ARRONDISSEMENT
FONDÉE EN 1898

LA LETTRE D'INFORMATION

N°63–SEPTEMBRE 2026

VISITEZ NOTRE SITE : <https://www.sh6e.com/>

MOT DE LA PRÉSIDENTE

Claire Béchu



Chers sociétaires,

Voilà, les vacances sont terminées et la rentrée approche. La reprise de nos activités sera marquée par la tenue du Forum des associations le samedi 5 septembre dans les salons de la Mairie du 6^e, où la Société sera présente, comme à l'accoutumée.

Vous trouverez le programme détaillé de nos visites et conférences pour les semaines à venir.

Belle rentrée à toutes et tous.

ACTIVITÉS

FORUM DES ASSOCIATIONS

Samedi 5 septembre



Forum des Associations du 6^e

L'histoire et le riche patrimoine du 6^e arrondissement vous intéresse ?
Venez nous y rencontrer, pour mieux nous connaître.

Les membres de notre bureau et de notre conseil d'administration se feront un plaisir d'y accueillir les visiteurs tout au long de la journée et de leur présenter les nombreuses activités organisées par notre société, le 4^e trimestre étant déjà bien rempli (conférences, promenades, visites, excursion annuelle ...).

Vous y serez les bienvenus si vous souhaitez nous rejoindre ; lors de ce Forum, les nouveaux adhérents se verront remettre un exemplaire du dernier *bulletin* annuel paru.

Comme chaque année, le Forum des Associations se tiendra en mairie du VI^e, 78 rue Bonaparte.

ACTIVITÉS

VISITE



Maison Saint-Sulpice

REPRISE - Jeudi 24 septembre

VISITE COMMENTÉE DE LA MAISON SAINT-SULPICE

Visite organisée par Alain Auzemery

Un lieu bien caché, avec plus de 380 ans d'histoire !

Ce séminaire, construit en 1642, a joué un rôle central dans la formation du clergé parisien sous l'égide de Jean-Jacques Olier fondateur de la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice.

Avec son architecture élégante et ses vastes jardins, la Maison Saint-Sulpice est un véritable joyau caché au milieu de la capitale. Ce bâtiment historique, à l'origine conçu pour former les prêtres de la paroisse Saint-Sulpice, est également un témoignage vivant de l'influence religieuse et culturelle de l'époque.

Aujourd'hui, la Maison continue de rayonner par ses activités spirituelles et culturelles, tout en préservant son charme d'antan. Dans la chapelle construite en 1910 dans le style néo roman se trouve « La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres » œuvre de Charles Lebrun vers 1650.

Sources : Maison des prêtres Saint-Sulpice

REPRISE. Visite réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui recevront un formulaire d'inscription.

Mardi 6 octobre**EXCURSION À CHÂTEAU-THIERRY**

Le château médiéval de Château-Thierry est l'une des plus anciennes forteresses au Moyen Âge avec un donjon en son centre. Onze tours furent élevées au XII^e siècle. Nous visiterons le musée Jean de La Fontaine, récemment rénové, sa maison natale, transformée en musée dès 1876, un lieu patrimonial dédié à son œuvre.

Au-delà des célèbres fables, on découvrira l'homme derrière l'écrivain et l'influence durable de son travail sur les artistes du XVII^e siècle à aujourd'hui.

Puis les trésors de l'Hôtel-Dieu, ancien hôpital fondé par la reine Jeanne de Navarre en 1304 où mendiants et pèlerins venaient trouver refuge auprès des sœurs Augustines. Plus de 1300 œuvres d'art sont les témoins de sept siècles d'histoire hospitalière.

Visite organisée par BERNARD GUTTINGER

Illustration : grille de la chapelle de l'Hôtel-Dieu, photo Christiane Guttinger

Excursion réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui recevront un formulaire d'inscription.

Mercredi 14 octobre**VISITE COMMENTÉE DU MUSÉE DE L'ORDRE DE LA LIBÉRATION**

Visite organisée par ALAIN AUZEMERY

Le musée de l'Ordre de la Libération a été créé aux Invalides en 1970. Il est dédié à l'ordre fondé par le général de Gaulle pendant la Seconde Guerre mondiale et aux Compagnons de la Libération. Ses collections retracent le parcours de ces combattants de la France libre et de la Résistance intérieure et de ceux qui furent déportés pour avoir résisté à l'oppression nazie. Entièrement rénové en 2016, il présente plus de 2 000 pièces illustrant le parcours des Compagnons dans un espace de 1 200 m².

Les objets et documents personnels qui constituent la collection permanente ont essentiellement été donnés par les Compagnons de la Libération eux-mêmes ou par leur famille. Ils témoignent de l'engagement et des épreuves traversées et retracent l'histoire de la France libre de 1940 à 1945.

L'exposition permanente présente le parcours des Compagnons à travers quatre espaces principaux : la France libre, la Résistance intérieure, la Déportation, le général de Gaulle.

Illustration : La Croix de la Libération. Ordre des Avocats de Paris

Visite réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui recevront un formulaire d'inscription.

Jeudi 15 octobre à 18h00 précises**LES HAUTS LIEUX DE LA RÉVOLUTION DANS LE 6^E ARRONDISSEMENT**

PAR ANTOINE BOULANT, HISTORIEN

De la prise de la Bastille à la chute de Robespierre, Paris fut le théâtre de l'agitation populaire et des insurrections.

Si la rive droite concentra les principaux lieux du pouvoir, le 6^e arrondissement n'en fut pas moins un foyer révolutionnaire ardent, abritant tout à la fois des clubs (comme celui des Cordeliers), des prisons où se déroulèrent de terribles massacres (les Carmes et l'Abbaye) et les demeures de quelques-unes des personnalités politiques les plus en vue, notamment Danton.

Illustration : la prison de l'Abbaye, dessin de J.A. Chauvet, 1792, Parismuséescollections.

Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure. Entrée libre, sans réservation.

ACTIVITÉS

CONFÉRENCES À VENIR



Jeudi 19 novembre à 18h00 précises

LA VIE DE SALON ET D'ATELIER DU PEINTRE FRANÇOIS GÉRARD, RUE BONAPARTE (1812-1837)

PAR DANIEL BLOUIN, PROFESSEUR D'HISTOIRE EN LYCÉE RETRAITÉ, COFONDATEUR DE LA COMMISSION D'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT POUR L'INDUSTRIE NATIONALE

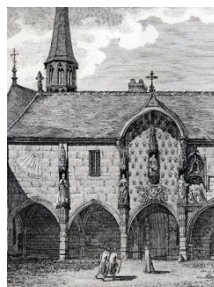
En 1812, François Gérard s'installe dans l'hôtel et l'atelier qu'il a fait construire dans la nouvelle rue Bonaparte. Archives, plans, témoignages d'époque permettent d'évoquer ce que fut jusqu'à sa mort en 1837, pour le « roi des peintres et le peintre des rois » ce lieu, célèbre en son temps, de sociabilité et de création.

Illustration : François Gérard peint par Antoine-Jean Gros, Metropolitan Museum of Art, Wikisource.

Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure. Entrée libre, sans réservation.

ACTIVITÉS

CONFÉRENCES À VENIR



Jeudi 17 décembre à 18h00 précises

LA CHARTREUSE DE VAUVERT : CINQ SIÈCLES D'HISTOIRE ET D'HÉRITAGE AU CŒUR DE PARIS

PAR DANIELE SACCO-ZIRIO, RESPONSABLE CULTURE ET PATRIMOINE DU SITE CHARTREUSE DE PARIS

En 1257, les moines chartreux s'installent aux portes de Paris, sur le site de l'actuel jardin du Luxembourg. Désert d'ermites aux abords de la capitale, la chartreuse de Vauvert traverse cinq siècles jusqu'à la Révolution. Ses bâtiments, ses jardins et ses collections, aujourd'hui disparus ou dispersés, permettent de retracer une histoire largement oubliée, mais étroitement liée à celle de la capitale, dont l'héritage se révèle aussi riche que multiple.

Illustration : « Le portail dit de Saint-Louis au couvent des Chartreux », gravure de Millin. Coll. C. Chevalier.

Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure. Entrée libre, sans réservation.

FONDS DOCUMENTAIRE

DONATIONS



Donations à la Société historique du VI^e

Au cours de ces derniers mois notre Société a notablement enrichi son fonds documentaire grâce à des dons.

On citera en particulier :

- un lot important de cartes postales anciennes de l'arrondissement représentant notamment le palais et le jardin du Luxembourg,
- un lot d'archives familiales (photographies de la Libération de Paris, affiches politiques, brochures), concernant Victor Faure, ancien maire du VI^e de 1946 à 1966.

Tous ces documents sont à présent référencés et peuvent être consultés en notre permanence.

Que tous les généreux donateurs soient chaleureusement remerciés.

Illustration : journal « Rive gauche – Saint-Sulpice » de novembre 1966.

Les vicissitudes de Pahin de la Blancherie et de son Salon de la correspondance des sciences et des arts

Il arrive que certains esprits originaux et précurseurs traversent leur époque sans laisser derrière eux de trace durable. Mammès-Claude Pahin de la Blancherie est de ceux-là.

Des débuts aventureux

Il naît à Langres en 1751 dans une famille de bourgeoisie de robe. La particule est de pure fantaisie, son père ayant ajouté à son patronyme Pahin le nom d'une terre lui appartenant dans les faubourg de Langres, où l'on blanchissait des toiles. Orphelin très jeune, il suit des études au collège de Langres, mais, peu enclin à embrasser la carrière de magistrat ou de militaire qu'on lui destine, il réussit à s'embarquer pour les Antilles. Mais il est révolté par les conditions de vie réservées aux esclaves et revient en France dès 1768. Sans ressources il va de ville en ville, enchaînant les besognes les plus variées, mais toujours dans le domaine de l'édition ou de la librairie. On le retrouve bientôt à Paris, où une lointaine parenté avec Louis Gabriel Taboureaux des Réaux, intendant du Hainaut et Cambrésis et futur et éphémère contrôleur général des finances en 1776-1777, lui ouvre quelques portes.

À l'automne 1773, il fait la connaissance de Jeanne Marie Philippon, de trois ans sa cadette, à une séance du *Concert des Amateurs*, une société d'organisation de concerts musicaux, concurrente du plus ancien *Concert spirituel*. Les jeunes gens ne sont pas indifférents l'un à l'autre, mais le père Philippon, maître graveur du comte d'Artois, finit par éconduire ce prétendant sans fortune et sans état bien établi, à la fidélité au surplus incertaine. La demoiselle se consolera en 1780 en épousant le futur chef girondin Jean-Marie Roland de la Platière, devenant ainsi la fameuse Madame Roland qui, on le sait, finira sur l'échafaud en 1793³.



Jean-Marie Roland de la Platière, gravure de Le Vachez. Coll. Sh6.
Jeanne-Marie Philippon, dessin anonyme, Parismuséescollections.

Un novateur opiniâtre

En 1778, il concrétise une idée originale qui germait depuis quelque temps : créer une structure « à la fois Salon et Musée, qui serait le rendez-vous de tous les savants et de tous les artistes de l'Europe, et où, en même temps, seraient exposées aux yeux du public les inventions de la science moderne et les œuvres d'art des artistes contemporains »⁴. Ce sera le *Salon de la correspondance générale pour les sciences et les arts*, qu'il installe en avril au n° 93 de la rue de la Harpe, dans l'ancien collège de Bayeux où il dispose d'un petit appartement. Des réunions périodiques y sont organisées sous le nom d'*Assemblée ordinaire des Savants et des Artistes*. Douze vont s'y tenir, du 2 juin au 7 septembre 1778, donnant lieu à autant de procès-verbaux rédigés par Pahin de la Blancherie lui-même, en sa qualité d'agent général, et reproduits par le *Journal de Paris*⁵.

L'initiative est bien accueillie. L'Académie royale des sciences nomme une commission chargée d'évaluer l'intérêt du *Salon de la correspondance*, composée de Benjamin Franklin, alors à Paris, de Condorcet et de l'astronome Lalande. Un rapport est déposé le 20 mai 1778, très favorable, concluant que « l'Académie ne pourra voir qu'avec plaisir le succès de cet établissement ». De fait, de grands noms fréquentent l'appartement de la rue de la Harpe : outre les savants déjà cités, on peut y croiser le philanthrope Armand-Joseph de Béthune, duc de Charost, ou le savant et philosophe Jean d'Alembert.

Le succès est tel qu'il faut chercher un local plus vaste. Dès l'automne 1778, le *Salon* se déplace rue de Tournon, au n°12 actuel, dans la maison connue alors sous le nom de *Maison Neuve* parce qu'elle venait d'être construite sur le terrain de l'ancien grand hôtel d'Entragues. Les échos en parviennent aux oreilles de Louis XVI, fêru, comme on sait, des avancées scientifiques et techniques de son temps. Le 6 février 1779 Pahin est invité aux Tuileries pour présenter au roi les objets les plus originaux exposés au *Salon*, comme le nouveau « microscope universel » de Louis-François Dellebarre ou un « plan des ville, château et parc de Versailles » en émail réalisé par le peintre suisse Jean-Jacques Miroglio pour le comte de Noailles, gouverneur de Versailles. Succès d'estime, certes, mais qui n'enrichit pas Pahin. Fin février 1780 il ne peut plus payer ses créanciers, doit quitter les lieux et met le *Salon* en sommeil.

Il ne renonce pas pour autant et, au bout de seize mois, réussit à mobiliser quarante personnes qui, acceptant de payer une contribution annuelle de quatre louis, lui apportent la trésorerie nécessaire à la location d'un nouveau local. Il emménage le 5 juillet 1781 au n°47 de la rue Saint-André-des-Arts, où il occupe l'hôtel Villayer, édifié au début du 18^{ème} siècle à l'emplacement de la porte de Buci.



**L'entrée du 47 rue Saint-André-des-Arts.
Dessin de J.-A. Chauvet.
Parismuséescollections**

Pourtant, s'il peut compter sur le soutien fidèle de quelques généreux mécènes, dont le cardinal de Rohan, la majorité des adhérents négligent bientôt de payer leur cotisation. De surcroît il échoue à obtenir les lettres patentes qui auraient conforté sa situation financière. En 1787 il ne peut plus honorer son loyer. La dernière réunion du *Salon* a lieu le 23 août 1787.

Pahin de la Blancherie avait aussi créé un journal périodique, les *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*. Mais la fermeture du *Salon* et la suppression consécutive des *Assemblées* ont vidé le périodique de sa substance et le dernier numéro paraît le 14 juillet 1788.

Il place un moment ses espoirs dans les futurs États généraux, pour lesquels il rédige « un grand mémoire ». Découragé par l'indifférence générale accueillant ce travail, il quitte la France et s'établit à Londres, où l'attend pourtant une nouvelle déception : le *Salon* qu'il y ouvre, sur le modèle de celui de

Paris, échoue à susciter l'intérêt du public. Il subsiste tant bien que mal, vivant d'une pension de la Cour que lui a obtenue Henry Scott, 3^{ème} duc de Buccleugh⁶ et président de la *Royal Society of Edimburgh*, l'équivalent de notre Académie des Sciences. Il y meurt le 25 juin 1811.

Une personnalité diversement appréciée

Si Pahin de la Blancherie bénéficia de la bienveillance de quelques hauts personnages, il se créa aussi de solides animosités, y compris de la part de ceux qu'il avait accueillis dans ses *Assemblées* ou dans son *Salon*. Rivarol lui consacre une notice au vitriol dans *Le petit almanach de nos grands hommes*⁷ :

Il avait conçu un projet admirable qui devait le conduire à la plus haute fortune et pour l'exécution duquel il ne demandai qu'une ville impériale, où tous les souverains de l'Europe devaient s'assembler et traiter avec lui. Il avait fort bien expliqué ses vues dans un journal de sa composition; mais l'Europe, occupée de je ne sais quels intérêts du moment, négligea le grand projet de M. de la Blancherie ; la ville impériale ne fut point accordée, les souverains ne s'assemblèrent pas, et le grand homme resta seul avec ses plans et son génie, rue Saint-André-des-Arts, près l'égout : ô temps ! ô meurs !

Le girondin Brissot ne se montre pas plus ambigu dans ses *Mémoires*⁸. S'agissant du *Salon* et des *Assemblées*, il raille :

L'idée était excellente, mais les talents du chef n'y répondirent pas. Il eut le bon sens, pour réussir, de s'adjoindre d'abord les hommes dont les talents pouvaient assurer ses succès; mais la médiocrité de son esprit et l'inconstance de son caractère les éloignèrent ensuite. Il publiait un journal qui pouvait devenir un monument précieux; j'y contribuai par quelques articles; mais l'entêtement de cet homme qui, très ignorant, voulait s'ériger en juge de tout, m'eut aussi bientôt dégoûté. La Blancherie avait une difficulté pour écrire et pour composer qui me rappelaient les douleurs de l'enfantement [...] Il avait un autre défaut qui le rendait vil à mes yeux c'était sa bassesse à ramper dans les antichambres, et à flagorner les grands seigneurs.

Ce qui ne l'empêche pas, dans les mêmes *Mémoires*, de lui trouver quand même une qualité :

Je ne sais ce qu'est devenu La Blancherie ; je l'ai vu quelque temps en butte aux épigrammes de l'auteur du Petit Almanach des grands hommes [...] Passe des persiflages sur le génie de La Blancherie, mais le plan de son musée était ingénieusement conçu.

oubliant ainsi ses critiques, sans doute pour le plaisir de prendre le contre-pied de son confrère libelliste.

Un seul portrait connu

Pahin de la Blancherie avait accueilli assez d'artistes dans ses *Salons* pour que certains lui aient témoigné leur reconnaissance en faisant son portrait. L'historien de l'art Louis Réau⁹ en mentionne trois : deux pastels des miniaturistes et pastellistes Simon-Bernard Lenoir¹⁰ et Joseph Ducreux¹¹, ce dernier ayant été exposé au *Salon de la Correspondance* de 1781¹², et une miniature de Pierre Rouvier¹³ présentée aux *Salons* de 1779 et 1781.

Si on a malheureusement perdu la trace de ces trois portraits, le musée d'art et d'histoire de Langres a le privilège de posséder dans ses collections le seul portrait connu à ce jour, une huile sur cuivre due au pinceau du peintre allemand Franz Peter Kymli. Installé en France rue des Grands-Augustins, ce dernier exposa lui aussi régulièrement au *Salon de la Correspondance*. Ce portrait, daté de 1778, y avait été présenté en 1779.

Il s'agit d'un portrait ovale, de 20 cm de haut sur 17 cm de large, représentant le modèle en buste, de 3/3 face, « portant perruque Louis XV et ruban, vêtement manteau ouvert, chemise à jabot, gilet brodé »¹⁴. On ne sait si le portrait est fidèle ; on peine en tout cas à y retrouver la description sans concession laissée par Mme Roland, « petit, brun et assez laid » ! Elle lui avait pourtant trouvé naguère quelque charme...



Portrait de Mammès-Claude Pahin de la Blancherie par Franz Peter Kymli, © Collections des Musées de Langres.

Conservé par Pahin de la Blancherie dans sa collection personnelle, ce tableau passa après lui dans les mains de son frère, Étienne-Marie Pahin, curé de Langres, qui était d'un an son aîné. À la mort de ce dernier, le 27 mai 1828, il fut acquis par Pierre Guyot de Giey, érudit et collectionneur de Langres¹⁵. Celui-ci le légua en 1844, ainsi qu'une partie de ses collections, au *musée d'art et d'histoire* de cette ville, dans les réserves duquel il est inventorié. Nous exprimons notre gratitude à Mme Clara Negrello, régisseuse des collections du musée, qui nous a autorisé à reproduire ce rare portrait et a bien voulu nous en communiquer les caractéristiques.

En guise d'épilogue, la rue de la Harpe dans la littérature française

Artère importante du vieux Paris, la rue de la Harpe a souvent servi de décor aux œuvres littéraires et romanesques françaises.

Louis-Sébastien Mercier

Dans son *Tableau de Paris* publié au début des années 1780, Mercier mentionne à plusieurs reprises, et de la manière si pittoresque qui en fait toute la saveur, la rue de la Harpe et ses constructions :

Chapitre V – Les carrières

Tout le faubourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, et même la rue de Tournon, portent sur d'anciennes carrières, et l'on a bâti des pilastres pour soutenir le poids des maisons.

Chapitre XXXVII – Antiquités :

Ce qu'il y a de plus curieux à Paris, ce sont les reliefs du Palais où les Romains avaient des bains avant l'arrivée des Francs. Il est enclavé dans une maison de la rue de la Harpe, qui a pour enseigne la Croix de fer. Ces restes ont tous les caractères d'une haute antiquité. Il paraît que ce Palais avait une certaine étendue. Nos Rois de la première race y logèrent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après sa mort, lorsque Louis le Débonnaire, ami du plein chant et ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amants. Il croyait, sans doute, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, que l'exemple

intimiderait, et qu'elles n'en trouveraient plus. Il paraît qu'il se trompa; elles n'en manquèrent jamais

Chapitre LXXX – Pays Latin

On nomme Pays Latin le quartier de la rue Saint-Jacques, de la montagne Sainte-Geneviève et de la rue de la Harpe. Là sont les Collèges de l'Université, et l'on y voit monter et descendre une nuée de Sorbonistes en soutane, de précepteurs en rabat, d'écoliers en droit et d'étudiants en chirurgie et en médecine.

Et dans le Chapitre CLXX, intitulé *Les écriteaux des rues*, Mercier se permet même d'inventer une voie imaginaire qu'il baptise cul-de-sac de la Harpe et situe derrière *la nouvelle salle de la Comédie-française*, c'est-à-dire l'actuel théâtre de l'Odéon. Il s'agit d'une plaisanterie quelque peu vacharde à l'encontre du malheureux dramaturge Jean-François de La Harpe, dont la tragédie *Les Barmécides*, créée en 1778, n'avait pas eu de succès :

L'année littéraire a fait dernièrement une assez bonne plaisanterie, en disant que derrière la nouvelle salle de spectacle, on trouverait le cul-de-sac la Harpe. Cela est gai. L'Auteur de l'incroyable tragédie des Barmécides devrait lui-même en rire; car c'est toujours quelque chose, en passant dans ce monde, que de donner son nom à un cul-de-sac ou à une impasse, pour quelques rimes soi-disant tragiques.

Victor Hugo

Au chapitre II du livre III de *Notre-Dame-de-Paris*, Victor Hugo brosse une description de la ville vue des tours de Notre-Dame. Parlant des trois « bourgs » qui composent Paris, la Ville (rive droite), la Cité, (l'île) et l'Université (rive gauche), il remarque, au milieu d'« un tricot de rues inextricable de rues bizarrement brouillées » :

deux longues rues parallèles sans rupture, sans perturbation, presque en ligne droite, qui traversaient à la fois les trois villes d'un bout à l'autre, du midi au nord, perpendiculairement à la Seine.

L'une est la rue Saint-Jacques. Et pour l'autre, il écrit :

La seconde, qui s'appelait rue de la Harpe sur la rive gauche, rue de la Barillerie dans l'île, rue Saint-Denis sur la rive droite, pont-Saint-Michel sur un bras de la Seine, Pont-au-Change sur l'autre, allait de la porte Saint-Michel dans l'Université à la porte Saint-Denis dans la Ville.

Dans *Les Misérables* (Première partie, livre III, chapitre 1), l'action se situant alors en l'an 1817, Hugo fixe un certain nombre de points de repères et précise, entre autres :

Le palais des Thermes, rue de la Harpe, servait de boutique à un tonnelier.

Alexandre Dumas

La rue de la Harpe apparaît dans *Les Trois Mousquetaires*. C'est là que d'Artagnan, qui file la jolie Mme Bonacieux, finit par la rejoindre (chapitre XI – L'intrigue se noue). Et c'est au n°75 que l'auteur situe le marchand de toile chez qui le duc de Buckingham et Anne d'Autriche sont soupçonnés par Richelieu de se retrouver. Inutile de chercher à identifier l'endroit, car Dumas commet ici un anachronisme, la numérotation des rues n'ayant commencé qu'au 18^{ème} siècle.

Apparition furtive également dans *La Reine Margot* (chapitre XV – L'hôtellerie de la Belle-Étoile), quand Henri de Navarre, se livre à une sortie nocturne :

À huit heures, Henri prit deux gentilshommes, sortit avec eux par la porte Saint-Honoré, fit un long détour, rentra par la tour de Bois [sur la rive droite, face à la tour de Nesle], passa la Seine au bac de Nesle, remonta jusqu'à la rue Saint-Jacques, et là il les congédia, comme s'il eut été en aventure amoureuse. An coin de la rue des Mathurins [l'actuelle rue du Sommerard], il trouva un homme à cheval enveloppé d'un manteau; il s'approcha de lui. Mantes, dit l'homme. Pau, répondit le roi. L'homme mit aussitôt pied à terre. Henri s'enveloppa du manteau qui était tout crotté, monta sur le cheval qui était tout fumant, revint par la rue de la Harpe, traversa le pont Saint-Michel, enfila la rue Barthélémy [ancienne rue dans l'île de la Cité], passa de nouveau la rivière sur le Pont-aux-Meuniers¹⁶, descendit les quais, prit la rue de l'Arbre-Sec et s'en vint heurter à la porte de maître La Hurière.

Dans *Les Mohicans de Paris*, la rue de la Harpe se trouve sur l'itinéraire suivi au hasard par deux jeunes gens (tome 1 - chapitre 9 – Les deux amis de Salvator). C'est là aussi que demeure maître Jardy, notaire, ou

plus exactement « le » notaire de la rue de la Harpe, c'est-à-dire le seul notaire de la rue (tome 2 – chapitre 8 – La baguette magique), qui engage un maître d'école, Justin, pour donner à des deux fils des leçons particulières censées leur permettre de « sauter » une classe. Justin, qui joue aussi du violoncelle, fait savoir au notaire qu'il ne peut consacrer à ses enfants que trois jours par semaine, car :

trois fois la semaine, il faisait danser à la barrière.[...]. Le notaire n'avait pas de préférence pour les jours pairs et impairs : un notaire de la rue de la Harpe n'a de loge ni à l'Opéra ni aux Italiens. Les trois soirs de Justin furent les trois soirs de maître Jardy.

Au tome 13 des *Mohicans* (chapitre 4 - Les catacombes) un des personnages s'est lancé dans une exploration des souterrains de Paris et longe l'aqueduc souterrain d'Arcueil construit à la demande de Marie de Médicis pour alimenter en eau le palais et les jardins du Luxembourg :

Il avait pour but de recueillir les sources situées dans le plateau de Rungis et de Cachant, et que l'empereur Julien avait anciennement fait conduire à son palais des Thermes, rue de la Harpe, par un aqueduc dont on voit encore des restes remarquables à Arcueil, derrière les constructions de Marie de Médicis. Ce premier aqueduc, dont l'ancien cours a été en grande partie reconnu dans la plaine de Montsouris et de la Glacière (cette prairie connue de tous les patineurs de Paris), avait été ruiné par le fait de l'exploitation des carrières.

Signalons enfin que **Balzac** cite furtivement la rue de la Harpe dans *La Comédie Humaine* : dans *Un Chef-d'œuvre inconnu* (chapitre Gillette), qui met en scène le peintre Poussin :

Nicolas Poussin, revenant à pas lents vers la rue de la Harpe, dépassa sans s'en apercevoir la modeste hôtellerie où il était logé.

ou encore dans *La Peau de Chagrin* (chapitre *La femme sans cœur*), où le héros, Raphaël raconte comment il s'approvisionne en eau :

j'allais en chercher le matin, à la fontaine de la place Saint-Michel, au coin de la rue des Grès¹⁷.

Jean-Pierre Duquesne

¹ Alfred Franklin (1830-1917) : bibliothécaire, historien et écrivain français.

² Alfred Franklin, *Les anciennes bibliothèques de Paris*, tome II, p. 162 et suiv., Paris, Imprimerie impériale, 1870.

³ Claude Perroud, *Lettres de Madame Roland, nouvelle série, tome I – 1767-1780*, Paris, Imprimerie nationale, 1913.

⁴ Félix Rabbe, Pahin de La Blancherie et le Salon de la correspondance, *Société historique du VI^e arrondissement de Paris, bulletin tome II – Année 1899*, p. 30-52 et tome IV, 1901, p.249-276., sur lequel s'appuie l'essentiel de ce chapitre.

⁵ Albert Vuaflart, *Société historique du VI^e arrondissement de Paris, bulletin tome X – Année 1907*.

⁶ Félix Rabbe, *op. cit.*,

⁷ M. de Rivarol, *Le petit almanach de nos grands hommes pour l'année 1788*, p. 39-40, Paris, Léopold Collin, 1808.

⁸ *Mémoires de Brissot*, p. 168 et suiv. , Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1877.

⁹ Louis Réau (1881-1961), historien de l'art français.

¹⁰ Simon-Bernard Lenoir (1729-1798), miniaturiste et pastelliste français.

¹¹ Joseph Ducreux (1735-1802), portraitiste, pastelliste, miniaturiste et graveur français.

¹² Neil Jeffares, *Dictionary of pastellists before 1800*, États-Unis, Unicorn Press, 2006.

¹³ Pierre Rouvier (1741-1818), peintre miniaturiste français, l'un des plus renommés de son temps.

¹⁴ Musée d'art et d'histoire de Langres, Fiche d'inventaire n° 844.3.1

¹⁵ Chanoine Louis Marcel, *Un bienfaiteur insigne du musée de Langres, Pierre Guyot de Giey, sa vie, sa maison, ses collections (1778-1844)*, Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres, n°s 98 et 99, 1^{er} juillet 1917.

¹⁶ Il reliait l'île de la Cité à la rive droite, un peu en aval du Pont-au-Change. Construit au début du 14^{ème} siècle, il s'agissait plus exactement d'une passerelle en bois, sous laquelle on arrimait les « moulins-nefs », c'est-à-dire des moulins installés sur des plates-formes mobiles qu'on positionnait ainsi quand le courant était suffisamment fort. Il disparut à la fin de l'année 1596.

¹⁷ Il s'agit évidemment de l'ancienne fontaine Saint-Michel édifée à l'emplacement de la porte Saint-Michel (voir notre précédente chronique La rue de la Harpe 1/4). La rue des Grès était l'ancien nom du tronçon de la rue Cujas compris entre la rue Saint-Jacques et la rue de la Harpe.